ROSS, Diane-Ischa, *Ces yeux mis pour des chaînes*, Les éditions Triptyque, Montréal, 2003

Numéro 70, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6679ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2005). ROSS, Diane-Ischa, *Ces yeux mis pour des chaînes*, Les éditions Triptyque, Montréal, 2003. *Brèves littéraires*, (70), 122–122.

Troisième mention
Prix Jacqueline-Déry-Mochon
Poésie 2005

ROSS, Diane-Ischa

Ces yeux mis pour des chaînes

Les éditions Triptyque, Montréal, 2003

Je suis née près d'une grande ville folle, et ça n'a rien changé à la souffrance ni à la beauté du monde. Ça ne m'a pas réussi, ça fait souffrir, peut-être fait du tort, je m'en console mal. J'écris d'avoir parlé et écrit trop tôt.

J'écris : des poèmes, des essais sur le journal intime, des lettres, des nouvelles, des contes, un journal à détruire aux cinq ans et des monologues minimalistes. J'écris pour ruser avec le hic et nunc, pour distraire Chronos, qu'il ne me juge pas d'imposture, qu'il ne me châtie pas. J'écris de l'exil et tout contre lui, empêtrée dans un sentiment d'identité insuffisante, immature. J'écris avec compassion et rudesse l'histoire des humains, la mienne, toujours en exode, poussant, tirant, portant, itérativement, leurs objets personnels de mémoire et leur désir têtue d'habiter quelque part.

Si nous parlions travail, nous trouverions la recherche, la traduction, la lecture radiophonique — une idée heureuse — la rédaction de « documents », la collaboration à des œuvres musicales. Je connais bien la misère. C'est une sale bête qui s'attaque à ceux qui baissent leur garde. Dans les pires cas, et ils sont nombreux, elle aplatit le désir même.

Je vous écris pour cacher, en les soulignant de rouge, la joie venue des alliances, le désastre quand elles finissent. Je serais réelle comme un pot à crayons, vraie comme les pictogrammes d'un Miro, blanche et noire comme un Borduas, je parlerais tout bas comme Blanchot et j'écrirais encore, envolée vers votre visage, dérivante et ravie.

Je ne saurai rien dire ni écrire de l'écriture, des chemins hachurés de la pensée vibrante vers elle-même et son effacement, sa relance, ou bien distraitemment, en tête-à-tête, et c'est vous qui commencerez la phrase.